

Q V E S T I O N

ROYALLE ET

sa decifion.



BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez TOUSSAINT DU BRAY,
ruë S. Jacques aux Espics Meurs,
& en fa boutique au Palais à
l'entrée de la galerie des
Prisonniers.

1 6 0 9.

Avec privilege du Roy.

*Extrait du Priuilege
du Roy.*

PAr grace & Priuilege du Roy, il est permis à Toussaint du Bray marchand Libraire luré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé *Question Royale & sa decision*, & ce iusques au terme de six ans finis & accomplis, pendant lequel temps defenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires de ce Royaume, d'imprimer, vèdre ou distribuer ledit liure sans le congé & consentemēt dudit du Bray, sur peine de confiscation desdits liures, & de cinq cens liures tournois d'amende, ainsi qu'il est plus amplement contenu ausdites lettres, donné à Paris le iour d'Aoust 1609.

Par le Conseil,

DE VERNESON.



Q V E S T I O N R O Y A L L E.

*Où est montré en quelle extrémité
principalement en temps de paix,
le subiet pourroit estre obligé de
conserver la vie du Prince aux des-
pens de la sienne.*

LA puissance est beau-
coup differente de l'a-
ction, & l'une, & l'autre
de l'obligation. Mais en matière
de mœurs, & d'actions comman-
dées par la loy, ces trois choses
se regardent, & s'entresuiuent
de la mesme façon, qu'en l'or-
dre de la nature, la puissance, l'a-
ction, & l'obiet. Car tout ainsi
qu'à chaque sorte d'obiet diffe-

Q V E S T I O N

rent respond vne differente faculté, aussi toute sorte d'obligation suppose en ce qui est obligé la puissance de s'en acquitter. C'est pourquoy ceux qui disent qu'il ne peut jamais arriuer que l'homme soit obligé en quelque façon que ce soit de se tuer soy-mesme, s'entretiennent avec raison en cette opinion, s'ils asseurent prealablement que l'homme ne se peut iamaistuer soy-mesme sans contreuenir à l'inclination de la nature, & aux ordonnances de la raison. De sorte que combien que ce soit toute autre chose de se pouuoir tuer licitement soy-mesme, & d'y estre obligé, j'auray neantmoins leué la principale difficulté, & comme applaný le chemin pour passer sans crainte de rencontre, à l'obligation que ie prétends, si

i'oste en quelque façon la difformité qu'ils attachent inseparablement à l'action. Car il n'y a rien à leur aduis qui oste à l'homme le pouuoir de ce faire que la nature de l'action, qui a si auant la malice emprainte qu'elle n'en scauroit estre distraite, non plus qu'une difference essentielle ne le peut estre de son especce. Or pour ruiner le fondement qu'ils posent, & pour monstrier au iour que la malice est changeante selon la varieté des circonstances, & des fins qui en ostent la difformité, ie mets en auant trois sortes d'actions mauuaises d'une malice naturelle, c'est a dire qui repugne directement à la raison, comme vn obiect horrible, & monstrueux repugne de premier abord au sens, La premiere sorte est de celles qui ont cette

QVESTION

mauuaistié morale, aussi intrinseque, & naturelle, comme la bonté est naturelle, & inseparable de ce qui a l'estre: de sorte que ces actions sont tousiours mauuaises, comme l'estre est tousiours bon, aussi peu subiettes au changement, comme le changement à la constance; telles en tous lieux, comme en vn lieu, en tout temps comme vn temps; aussi peu capables de desguisement comme le desguisement, où le mensonge l'est de la verité: bref vrayes essences & natures d'actions difformes, qui ne reçoient ny plus ny moins, sans accroissement, ny diminution, tousiours telles. De ce genre sont le mensonge, la paderastie, la haine de Dieu, & beaucoup d'autres. La seconde sorte des actions mauuaises est de celles qui le sont tousiours, & en tous endroits,

horsmis en extreme necessité. De ce genre est le larcin , & le mariage avec sa propre sœur , & d'autres. Car en tous les endroits de la terre & au jugement de tous les hommes qui vient de raison , cela est jugé mauuais , si l'extreme necessité n'y apporte de la contrainte , comme au cas du mariage elle interuint au commencement du monde. La troisieme sorte est de celles qui sont mauuaises veritablement , si on les considere en elles mesmes comme nuës & deschargées de toutes relations , & sans les rapporter aux circonstances qui leur donnent du lustre , & qui leur impriment l'honnesteté de la vertu morale : tout ainsi qu'une lumiere qui vient de dehors illumine les choses sombres & tenebreuses , & leur donne la couleur en dissipant les tenebres &

QUESTION

l'obscurité. De ce genre sont tuer vn homme, se laisser tuer se laisser mourir, iurer & plusieurs autres. Car le iurement par exemple pris nuëment, & en soy-mesme est mauuais, pour ce que c'est vn signe du mespris du commerce & de la foy des hommes. Car si la foy & la iustice ne s'en fussent reuolees au ciel, & n'eussent abandonné le monde & si le soupçon des fraudes cessoit personne ne seroit induit à iurer. C'est pourquoy nostre Sauueur l'a deffendu absolument, comme il a deffendu absolument, l'homicide, & toutesfois personne ne doute que l'vn & l'autre, accompagné de ses circonstances, comme des atours qui l'enuironnent, & qui donnent de la beauté à sa laideur, ne soit honnestc & loisible. Que si ie range sous l'vn de ces deux derniers ordres d'actions

mauuaifes se tuer foy-mefme ,
ie diray à mon aduis la verité :
Mais pource que c'eft le point
decifif de la caufe , ie l'aduance
par maniere de Theze , pour le
prouuer aux autres , apres l'a-
uoir aprouuée en moy-mefme.
Il n'eft pas croyable que le droit
que Dieu a fur la creature rai-
fonnable foit fi reftreint & fi
borné qu'il ne puiſſe pas luy
commander de ſe perdre & de
ſ'aneantir foy-mefme , & pro-
teſtant par ce commandement
de ſa ſouueraine puiſſance fur
le reſte des choſes humaines ,
par le ſacrifice volontaire de la
premiere des creatures. Et com-
me pour combattre & contrecar-
rer la barbarie du diable , qui
auoit tant gagné ſur les hom-
mes , que de les induire à luy
immoller leurs propres enfans ,
il ſuſcita Abraham luy comman-

QUESTION

dant de luy immoler son propre fils, qu'il n'ait pas la puissance de requerir des hommes vne pareille obeïssance, pour des fins que sa sagesse infinie cognoit assez, & pour faire essay tout ensemble de leur constance, & de leur religion, afin de confondre & de rembarrer le mesme esprit d'erreur qui se iouïoit de la vie des hommes au Paganisme, & qui par des pretexts specieux & colorez leur faisoit souïller leurs mains en leurs propres entrailles. Si naturellement il nous a faits tels que nous ne viuons qu'en la ruine de nous mesmes, que le tout de l'homme ne subsiste que ce pendant que les parties principales s'entrechoquent l'une l'autre, & que mesme au point que la nature va dauantage reparant les ruines du conflict des humeurs,

elles s'alterent, se minent, & s'entrèruinent ; seroit-ce merueille s'il commandoit à l'vne des parties par vn nouveau commandement de deffaire violamment son tout, veu qu'il ne subsiste que par sa deffaicte, & que ce commandement a esté desia donné aux parties de chaque indiuidu elementaire à l'encontre de leur tout. Le monde à tout autant de parties qu'il enferme de choses, & ensemble tout autant d'ennemis qui travaillent à sa ruine. Les elemens qui en font les principaux membres sont aussi les principaux ennemis, & ce qui en est composé dechet par vne inegalité de temperature és parties agissantes. Mais comment peut on doubter de ce pouuoir de Dieu, s'il est maistre de la vie, & de la mort des hommes, si nous sommes les

Q V E S T I O N

ouurages comme vaisseaux fres-
 les , paistris de la main du po-
 tier ? Comment peut on doubter
 qu'il ne puisse armer la main de
 l'homme contre l'homme mes-
 me ? & comme elle est assez sou-
 uent l'instrument de l'iniquité
 humaine la faire l'instrument de
 la iustice diuine , ou pour autre
 fin , cognüe à luy & à nous in-
 cognüe ? Y a-il de la difference
 entre nous & le reste des creatu-
 res , quant à la soubmission &
 à la dependance du Createur.
 Pour auoir esté faits d'or & elles
 d'un moindre metal , en som-
 mes nous moins à l'ouurier ? Il
 armera les parties du monde
 contre le monde sur son declin ,
 comme au commencement , il
 arma l'element de l'eau pour
 rauager tout ce qui estoit dans
 le monde , & il luy sera des-
 nié de pouuoir deffaire vn hom-

me par luy mesme? Quand il ne nous auroit releuez que pour nous ruiner par apres, quand il ne nous auroit donné la main, l'instrument qui fabrique tous les autres, que pour nous en faire vser contre nous mesmes, & que ce fust pour declarer sa puissance, comme il fit d'autres fois en la ruine de Pharaon, ce seroit trop d'honneur pour nous d'estre employez à vn tel vslage: que si Dieu à ce pouoir sur la creature raisonnable (comme il semble qu'on ne le luy scauroit denier sans amoindrir quelque chose de sa toute puissance) se tuer soy-mesme n'est pas vne action du premir Genre, qui ait sa malice si enracinee que nulle bonne intention ne la puisse iamais arracher. Ce qui ne fera pas trouué estrange, si on s'auiſe, qu'il

QUESTION

y a d'autres actions creues mauuaises vniuersellement de tout le monde, & partant mauuaises d'une mauuaistié comme naturelle, & immuable, qui n'ont pas neantmoins (si on y prend garde de plus pres) la difformité des actions du premier ordre, quoy qu'on la leur impute par vne commune opinion. Au rang de celles la, ie mets la Polygamie de plusieurs hommes : Car ie croy que Dieu la pourroit aussi bien tolerer, si la necessité des grandes & ineuitables occasions le requeroit, comme il a toleré & approuué au commencement du monde celle de plusieurs femmes. Mais comme aux sciences speculatiues la difference derniere, & specifique est enuelpée de tenebres, & donne toute la peine à l'esprit en la di-

distinction des choses , de sorte
qu'on est contraint de les dis-
cerner par autre chose que ce
qui leur est essentiel ; il en ar-
rive de mesme en la science des
actions humaines , où la diffi-
culté est d'autant plus grande
que leur différence se prend de
plusieurs chefs , & de la rela-
tion imperceptible de l'objet
à la raison , fondée en vn
amas de circonstances varia-
bles , qui pour estre cho-
ses singulieres fournissent plu-
sost matiere d'experience , que
de science. Or puis que la rai-
son naturelle est vn surgeon
de la loy eternelle , & vn ex-
trait de cet infiny modele de
toutes choses , quand je n'au-
rois proué la nature de ceste
action que par le rapport qu'el-
le a à la loy diuine , qui ne
la tient pas si estrange en sa

que celuy du prochain. C'est pourquoy il a esté couché en mors generaux sans aucune modification, pour y comprendre toute sorte d'homicide. Or est-il que notwithstanding ceste deffence, & sans y contreuenir. Il arriue des circonstances qui donnent droit, & pouuoir à l'homme de tuer son prochain. Il en pourra donc arriuer d'autres qui luy donneront pouuoir de se tuer soy-mesme, sans enfreindre le mesme commandement. Il n'y a qu'une difference, c'est qu'il semble que le meurtre de soy-mesme à vne difformité plus grande que le meurtre de son prochain; ce qui neantmoins n'altère point ma raison. Car ce n'est autre chose qu'un surcroist de malice en vne mesme espee de peché, qui fait que le rencontre des cir-

QUESTION

constances pour autoriser vn tel meurtre , en est plus difficile & moins en vsage. Mais comme en l'ordre des choses simples , il y a plusieurs degrez , & d'autant plus qu'elles s'esloignent du premier estre general , & qu'elles approchent des indiuidus on leur attribue plus de choses , aussi en ces trois ordres d'actions , il y a diuersité de malice en chacune d'elles , & d'autant plus qu'elles sont repugnantes à la raison , c'est à dire qu'elles ont leur malice , & difformité plus determinee & plus esloignee de l'estre general , & abstrait de celles de leur ordre par des differences indiuiduelles de malice qui leur sont plus propres. Si elles sont des deux derniers ordres elles ont besoin d'un plus grand amas de circonstances , ou d'une tres-importan-

te , qui par l'excellence de son vnité recompence le deffaut du nombre , pour donner quelque couleur à leur difformité , & la rendre matiere de vertu & d'action licite. Au moyen dequoy , comme les qualitez d'une mefme efpece , & les indiuidus d'une mefme fubftance fans changer de nature effentielle font restraints , & eftendus diuerfement en leurs perfections par le moyen des accidens qui leur arriuent , qui font que l'efprit a de la peine fouuentefois à iuger , & à conceuoir egalité de nature entre des chofes fi diuerfement parees au dehors & au dedans , qui par la diuerfité des ornemens , & facultez naturelles semblent protefter de leur diuerfe nature , ie dis de mefme que nonobftant la particuliere enormité qui fe

Q V E S T I O N

trouue à se tuer soy-mesme ;
 que neantmoins ceste action est
 de la mesme espee que celle
 par laquelle on tue le prochain.
 Car sans parler de leur obiet
 (l'vnique seau de nos actions ,
 & ce qui leur imprime la vraye
 marque de leur essence) qui
 est commun à toutes les deux ,
 toutes les obligations qui enga-
 gent l'homme à sa propre con-
 seruation , & qui le rendent
 coupable de soy-mesme s'il se
 defait mal à propos , sont les
 mesmes qui interuiennent à la
 deffence du meurtre du pro-
 chain , & qui rendent coupable
 de tout autant de loix , le
 meurtrier s'il y contreuient. Car
 si l'amour est le premier de nos
 mouuemens , & si le premier des
 commandemens est celuy qui
 nous oblige à l'amour de nostre
 prochain , comme de nous mes-

mes, il semble que nous sommes obligez également à l'un & à l'autre : & pource que l'homme est naturellement accostable, & amateur de la compagnie, cet amour naturel qu'il se porte à soy-mesme se partage quant & quant en deux, & naist comme gemeau pour s'espandre & communiquer à quelque sorte de société humaine. Mais pour ce qu'il semble que parlant de la foy naturelle l'emprunte neantmoins des forces pour estayer la foiblesse de mes raisons, de celle de la grace, ie dis que ce precepte nous a esté premierement donné par l'Autheur de la nature ; qui iugeant mieux que nous de l'humeur de l'homme luy inspira dès le commencement de la vie, cet amour dans le cœur, & afin de luy donner quant & quant moyen

QUESTION

de l'efclorre , & de l'estendre en les fubieçts , il dit tout haut qu'il n'estoit pas bon , c'est à dire conuenable à fa nature que l'homme fust feul. C'est pourquoy il produifit la femme de luy mefme comme du germe d'amour qui le pouffoit à telle production , & en elle , comme en vn feminaire plantureux , le refte de la focieté humaine , qui fe multiplia par ce moyen fur la terre. De forte que comme on dit des caufes , que les effets qu'elles produifent au dehors font comme une extension d'elles mefmes , & vn accompliffement exterieur de leur perfection , ie croy que l'homme eftant auffi naturellement fociable , comme il eft capable de difcipline , fe parfait en la ciuile focieté , & recouure fa derniere perfection au meflange , &

en la conuerſation des hommes. Et c'eſt à quoy ont viſé à mon aduis les premiers Philoſophes , quand parlant de l'Androgyne , ils diſent que l'homme auoit eſté coupé en deux moitiéz au commencement , qui viennent à ſe rechercher inceſſamment parmy les troupes , & communautéz des hommes , afin de ſe reprendre , & de ſe parfaire par le moyen de leur reſunion. C'eſt pourquoy il me ſemble que l'homme n'a pas moins d'inclination , ny d'obligation à conſeruer la vie de ſon prochain que la ſienne meſme ; veu qu'il ſe trouue en quelque façon en l'vne , & en l'autre , & par la meſme loy qu'il eſt obligé à ſoy-meſme , il eſt obligé à autrui comme à ſoy-meſme , pour ce qu'il ne peut pas eſtre en luy ſeul , mais en autrui , qu'il ne

QUESTION

veut pas estre luy seul , mais avec autruy , comme viuant vne vie moyenne , & qui tient de l'un & de l'autre. Ce que ie declare plus particulièrement par le denombrement des loix qui deffendent d'entreprendre sur sa propre vie. Car il n'en y a pas vne qui ne soit pareillement enfreinte par l'homicide du prochain. Celuy qui se tuë peche premierement contre la loy , *Tu ne tueras point* , & ainsi il viole la iustice particuliere. Car il n'est pas à luy mesme , il destruit le domaine d'autruy , il est comme locataire de sa propre vie , & l'ame desloge du corps comme de sa maison , quand il plaist à celuy qui l'y a logee , a qui est l'hoste & le logis , & qui nous a prescrit le terme de nostre habitation en ce monde. Et de ce costé le meurtre du prochain re-
çoit

soit vne particuliere difformité qui ne se trouue point aumeurtre de soy mesme, veu que celui qui tuë le prochain est plus à soy mesme que n'est le prochain, & en tuant le prochain, il destruit tout ensemble ce qui n'est pas au prochain & ce qui est aucunement au prochain. De sorte que comme il est plus à soy que n'est le prochain, il y a autant de rabbais de malice à se tuer soy mesme, qu'on a plus de droict sur soy mesme, & autant de surcroist à tuer le prochain qu'on a moins de droit sur le prochain, & qu'on luy rauist quelque chose qu'on ne se rauist point à soy mesme. La seconde loy qu'il viole, est la loy de la charité, par laquelle il luy est en'oint de payer soy mesme; & ceste loy est tousiours enfreinie en l'homicide du pro-

QUESTION

chain , & quelquesfois beaucoup plus qu'en l'homicide de soy-mesme : comme aux cas auxquels il est plustost obligé de se laisser tuer que de laisser perdre vne personne publique & tres-importante à l'estat. Car la consideration du bien public est de telle sorte , qu'elle peut changer l'ordre de la charité qui est aussi bien subiecte à l'equité & à la correction de la raison comme le reste des loix. La troisieme loy qu'il viole , est la loy legale & vniuerselle qui reside en la communauté ou en son chef : car tandis que nous viuons en vn Royaume ou en vne republique , nous en sommes les membres , qui receuons le mouuement de nos superieurs ; & les loix sont par dessus nos volonte , & si malgré elles , nous ruinons nostre propre

vie , ou par vn coup de mort ,
ou par des actions ruineuses qui
nous y disposent , nous luy fai-
sons iniure & dommage. Je n'ay
garde , disoit vn sage ancien ,
d'aller à l'encontre des loix po-
litiques auxquelles ie me suis
soubmis dès mon enfance : car
i'aurois peur qu'estant là haut
au ciel les loix eternelles ne me
reprochassent d'auoir violé ça
bas leurs sœurs , les loix tempo-
relles. Or est-il que la mesme
transgression se voit & le mesme
tort se fait à la chose publique
en l'homicide du prochain : Car
celuy qui le tuë , luy coupe
comme vn de ses membres mal-
gré elle , & la priue du droict
qu'elle a d'vser de ses citoyens
en choses necessaires. Que si le
citoyen qui a esté tué par vn au-
tre , estoit plus vtile ou necessai-
re que celuy qui s'est tué soy mes-

Q V E S T I O N

me , qui fera peut estre vn fa-
neant & homme despourueu de
toute force de corps & d'esprit
(comme vne telle lascheté ne
peut tomber qu'en vne telle ame)
l'outrage en est plus grand , & la
loy legale est bien plus lezée par
la perte de l'vn que de l'autre.
Si donc les mesmes loix qui def-
fendent de se tuer soy mesme ,
deffendent de tuer le prochain ,
si l'enormité de l'vne & l'autre
action se rapporte à mesmes cau-
ses , si c'est vne repugnance à
mesmes vertus , vne resistance
à mesmes inclinations , & vn
deuoyement de mesmes loix ; &
s'il arriue neantmoins assez sou-
uent qu'on peut tuer iniuste-
ment, voire de sang froid son pro-
chain , & que le peché par le-
quel on le tuë repugne tousiours
plus à la iustice particuliere , &
tousiours egalelement & souuent

beaucoup d'avantage à la iustice legale , tousiours à la charité , & quelquefois avec plus de force & de forlignement de la raison que ne fait le peché par lequel on se tuë soy mesme, N'arriuera-il iamais , que se tuer soy mesme soit accompagné de circonstances qui le rendent licite & action d'honneur & de vertu ? Car puis que la loy qui est la principale regle , & comme le frein de nos actions , semble avoir relasché de sa rigueur à nous dispenser du meurtre du prochain en quelques circonstances , qui a-il qui la puisse empêcher de nous dispenser du meurtre de nous mesmes , en d'autres circonstances ou egalles ou plus grandes , puis qu'elle defend l'un & l'autre egallement , voire sous mesmes termes ? Serrace n'avoir point de propriété

QUESTION

sur la vie pour auoir puissance de la destruire ; ou auoir trop d'inclination à la conseruer , que l'homme ne scauroit vouloir s'etrouffer de soy mesme sans vne espee de rage & de forcement ? Sera-ce manquement d'honnesteté au motif qui porte à tel effet , ou de raison en celui qui en sera esmeu ? Sera ce la subordination de toutes choses à sa vie , & de sa vie à Dieu seul ? Bref , sera-ce ou imiter ou surpasser la cruauté des bestes & durant la lumiere du Christianisme , faire encores estat & solenniser par des cruautéz semblables , la barbare magnanimité de l'aveugle paganisme ? Rien moins , tout cet amas de raisons ne fait aucun effort contre la verité que ie pretends establir , ains au contraire l'esclaire & l'autorise. Non, ce n'est pas le manque-

ment de propriété : Car quoy qu'on la diffinisse vn pouuoir & vn droit qu'on a, d'vser & de iouyr de la chose avec pouuoir d'en abuser & de la destruire à son bon plaisir ; si void-on tous les iours (sans parler de la destruction legitime des autres choses, sur lesquelles on n'a qu'un simple usage ou que le seul usufruit) que la chose publique qui n'a point de propriété sur nos vies, les destruit avec autorité & sans reproche par le glaive de la iustice. En quoy elle ne se comporte pas autrement que si l'homme employoit l'une de ses mains à retrancher l'autre qui luy feroit nuisible. Ce n'est non plus la force de l'inclination ; car la chose publique en a vne pareille pour la conservation de ses parties, contre laquelle elle se bande quand

Q V E S T I O N

elle condamne à la mort vn de ses membres pour le separer du reste du corps : mais pour ce qu'il y a de la cause il n'y a pas de la faute. Et puis l'inclination en l'homme n'est pas celle de la nature, ains celle de la raison, & comme il est composé de deux natures, aussi sent-il deux inclinations. Mais comme le genre est determiné par sa difference, aussi la generale inclination qu'il a enuers toutes sortes de biens sensibles, & nommément à l'endroit de sa propre vie, est restreinte par les considerations de la raison à choses toutes contraires, & à ce que naturellement il deuroit desirer, qui est de viure & de se conseruer en son estre. Quant à l'honnesteré du motif, j'ay monsté cy deuant que ceste action en peut receuoir, quand ce ne seroit que du

commandement de Dieu ; & puis il y a trop de liaison entre le moyen & la fin , pour douter de l'honnesteté de l'un , apres auoir prouué la possibilité de l'autre selon la raison. Que s'il se trouue des fins qui s'y rapportent , qu'elle difficulté y a-il de les faire passer de l'objet au sujet par l'apprehension , de la raison , qui en descouurira l'honnesteté , pour la transmettre aux actions qui en prouiendront. Quant à la subordination de nostre vie à Dieu , nous n'y dérogerons pas , non plus que la chose publique n'y déroge pas , quand elle entreprend de nous oster la vie , laquelle Dieu seul s'est reseruée entre les autres choses ; comme autresfois dans le Paradis terrestre il se reserua le seul arbre de science de bien & de mal : nous ayant donné le pouuoir de de-

Q V E S T I O N

Arruier le reste des choses de la
 terre , voire la vie des plus par-
 faits animaux , non seulement
 pour nostre nourriture , mais
 pour le moindre de nos vsages ,
 iusques au simple contentement
 de les voir mourir. Ce n'est donc
 pas de nous mesmes , ny de no-
 stre propre autorité , que nous
 agirons contre nous mesmes : &
 puis que cela se doit faire hon-
 nestement & avec vne action de
 vertu , ce sera par l'adueu &
 comme par l'enterinement de
 la raison. Et tout ainsi que la
 chose publique tient la place de
 Dieu , quand elle dispose de
 nostre vie , la raison de l'hom-
 me en cet endroit tiendra le lieu
 de la raison de Dieu : & comme
 l'homme n'a l'estre qu'en ver-
 tu de l'estre de Dieu , elle aura
 le pouuoir de ce faire , pour ce
 que Dieu le luy aura donné , &

Dieu le luy aura donné, pour ce qu'il luy a desia donné vn rayon de la lumiere eternelle, afin de iuger de l'estat de ses actions, qui estant comme vne parcelle d'un tout vniforme, opere par la mesme forme que son tout, & ne peut nullement iuger des choses conformément à son idée, qu'elles n'ayent autant ou plus de conformité à la premiere idée d'où elles ont esté extraictes, & d'où la science mesme deriue, comme l'image de son modelle. De sorte que quand il nous arriuera de faire vne action si serieuse, si elle semble auoir la difformité de celle des Payens, la diuersité de la raison qui nous y aura induit, l'adoucira & la garentira de ce blafme, & le ministere auquel nostre raison subordonnée à celle de Dieu nous aura deputé nous ac-

Q V E S T I O N

querra autant de loüange d'estre obeïssans & vertueux, que la leur peruertie par de fauces apprehensions, leur en a acquis d'auoir esté cruels & vicieux. Nous iugerons de nos objets par le moyen d'un sens clair & net, sans que l'alteration du milieu, ny l'illusion du Diable nous y apporte de l'empeschement: au lieu qu'ils auoient la veuë trouble, l'entendement esblouy, la volonté peruertie; pource qu'ils manquoient de la lumiere qui chasse de la raison le nuage de l'infidelité & du premier erreur, qui accompagne la naissance de l'homme. En fin toutes choses sont pures & nettes à ceux qui le sont. Mais pour mettre en auant quelque particuliere fin qui puisse iustifier ceste action & la rendre vertueuse, ie dis qu'il peut arriuer que l'hom-

me y fera obligé pour le bien du Prince & de la chose publique , pour diuertir par sa mort les maux qu'il preuoit asseurement deuoir fondre sur elle s'il continuë de viure. Et comme les premiers tyrans disoient meschamment , que s'il falloit iamais rompre la Foy , c'estoit pour paruenir à la royauté ; ie dis au contraire , que s'il faut iamais se ruyner , & mettre la main paricide sur soy mesme , & si l'on y est quelquesfois obligé , c'est pour la maintenir & en la faisant viure & subsister , par sa mort donner la vie à tout vn estat qui s'en alloit mourir. A quoy ie ne doubte pas que la raison ne puisse porter l'homme en le luy commandant , si la vie du Prince estoit si necessaire en vn Royaume , comme vn chacun de nous le sent parmy la tran-

Q V E S T I O N

quilité publique de nostre estat ,
 qui n'a point d'astre plus fauo-
 rable pour s'y maintenir , que
 la vie de l'inuincible Monar-
 que qui le gouuerne. De sorte
 que nous pouuons hardiment
 dire , que comme ce n'estoit pas
 assez à Dieu d'auoir créé le mon-
 de , s'il n'eust daigné le conser-
 uer par vne continuation , & vn
 flux perpetuel de creation ; c'e-
 stoit encores moins à nostre Prin-
 ce l'image de Dieu , d'auoir re-
 mis & reitably la France , si ce
 bon-heur de la voir en paix ne
 nous estoit continué par le pro-
 longement de sa vie. Qu'il arriue
 donc , pour poser le cas , que
 • nous soyons en danger de la per-
 • dre (ce que Dieu destourne sur
 • ses ennemis) soit que passant de
 • Calais à Douure , il ait esté em-
 • porté par la violence des vents
 • bien auant dans la mer , soit que

par quelque autre malheur, il se trouue reduit en quelque deſtroit, & en l'vn & en l'autre ſi viuement preſſé de faim, qu'il ne puiſſe y remedier que par la mort volontaire de celuy qui l'accompagne ; celuy-là ne ſera-il pas obligé de ſ'immoler, pour le ſalut du Prince & de tout vn peuple ? Qu'il ne le puiſſe, ie n'y voy point de contrariété, comme il eſt clair par les preuues precedentes ; qu'il y ſoit obligé, ie le preuue. Dieu n'eut pas ſi toſt donné à l'homme l'auantage de la raiſon par deſſus le reſte des animaux, qu'il en reſulta, comme vne propriété de l'eſſence, l'inclination à la ſociété. De ſorte, que ſi ſeparer la propriété de l'eſſence de la choſe, eſt vne repugnance naturelle, qui n'a aucun rapport à la puiſſance infinie (parlant hu-

Q U E S T I O N .

mainement) que par le moyen de l'imagination, on peut dire qu'il estoit aussi peu possible à Dieu de faire l'homme sans estre enclin à la societé, comme à l'homme de n'y estre pas porté, ayant le don de la raison. C'est pourquoy l'homme est nay naturellement subiet à trois sortes de gouvernement, & a besoin d'acquiescer trois perfections pour s'acquiescer de trois devoirs auxquels il est obligé des sa naissance ; asçavoir envers soy, envers la famille, & envers le Roy ou la Chose publique. L'ethique le gouverne en soy mesme, l'œconomique en sa famille, la politique en la chose publique. La premiere lui fournit des vertus particulieres, comme des instrumens pour se former & pour se cultiver soy mesme ; la seconde des vertus vn peu plus

plus generales ; la troisieme des heroïques & vniuerselles. La premiere le rend homme de bien, la seconde bon pere de famille, la troisieme bon citoyen, & bon subiet. La premiere, le fait entrer en consideration de soy-mesme ; la seconde, de sa femme & de ses enfans ; la troisieme, de son Prince & de ses concitoyens. Ce qui se fait avec vne telle subordination, que de ces trois obligations qui naissent de trois diuerses loix, & qui se rapportent à trois sortes de bien, l'une cesse par le rencontre de l'autre, ou sert de moyen pour auancer & pour conduire à la fin le bien de l'autre : & là où chacune procureroit à part soy naturellement son bien & son salut, il arrive neantmoins que l'économique est obligée de negliger son salut & son bien, pour

D

QUESTION

obeïr à la politique & luy procurer le bien ; & qu'au contraire l'œconomique commande à l'ethique, & lui impose pour son profit, des loix qui repugnent à sa nature, & qui luy sont dommageables. Et qui plus est, pource que l'homme est vn Chiron, & vn Centaure myparty, l'ethique se trouue subordonnée à soy-mesme, & l'homme obligé à son bien par sa propre perte. Mais pour mieux éclaircir tout cecy, considerons en la verité en leurs obiets, & premierement en celuy de l'ethique, qui est l'homme. Il a vne generale inclination au bien du tout, & au bien du suppost, sans laquelle il en a encore de particulieres en chacune de ses parties, qui sont comme les petits ressorts & les moindres machines d'vn horloge, qui se rapportent à

leurs actions comme à legr fraict.
Et pource que ce sont les parties d'un tout, elles se rapportent les vnes aux autres, & toutes ensemble au bien du tout, & reçoivent de l'inclination qu'il a au bien en general, leurs particuliers mouuemens, comme de la maistresse rouë; qui leur sont interdits, quelquesfois, quand la mesme inclination du suppost, qui a pour obiect tous les biens des puissances particulieres, le iuge necessaire pour le bien de son indiuidu. C'est, dira peut estre quelqu'un, parler de l'homme comme d'un corps purement naturel: prenons le donc de plus près, & comme vraiment le subiet de l'ethique, c'est assauoir entant que composé de deux natures, comme de pieces d'une belle architecture, qui a ses proportions tirees de la rai-

Q V E S T I O N

son. N'est-il pas (pris en ceste forte) contraint de vouloir ce qu'il ne veut pas , & de ne vouloir point ce qu'il veut , & comme Dieu separa les eaux des eaux , par l'entremise du firmament , de faire diuorce avec soy - mesmes , de desmesler les deux natures , & par vne heroi- que resolution separer les incli- nations , comme vne mesme flamme se separa d'autresfois en deux , par la contrarieté des cendres de deux ennemis irré- conciliables. Mais puis que l'vne est corps & l'autre esprit , l'vne sens & l'autre entendement , l'vne appetit sensitif , & l'autre rai- sonnable , il y a de l'obligation du costé de l'inferieur de se lais- ser mener & conduire par la par- tie superieure avec sa propre per- te. De sorte qu'on peut dire que la partie animale s'esteint &

ſamortift en l'homme , pour
donner vie à la raifonnable , voi-
re elle y eft obligee , comme il eft
évident par le peché qui en re-
ſulte quand elle ſe reuolte.
L'homme donc qui ſe gouerne
ſelon l'ethique , eſt obligé de ſe
ſe mortifier en l'vne de ſes parties
pour le bien de la principale ,
c'eſt à dire pour le bien de l'hom-
me. Et quand par des exercices
continuels il ſeſt purgé des paſ-
ſions ennemies , il parvient à vne
ſi grande vertu , qu'il ne ſent
point que rien reſiſte à ſes iuſtes
& genereuſes reſolutions. Et
pour monſtrer que c'eſt vne rede-
uance naturelle , que la partie
moins noble doit à la plus noble ,
& que tout ce qui eſt d'animal &
de ſenſuel en l'home doit à l'ho-
me ; S'il y auoit quelque raiſon
plus grande en luy que celle qu'il
poſſede , elle ſeroit reſponſable

QUESTION

de ses maluerfations, & de ses abus ; & notre raison ne seroit plus fautive en elle mesme ; pource que ses ordonnances seroient subiectes au contrerolle & à l'examen d'une superieure raison, qui seroit obligee à respondre de ses actions, s'il y auoit de l'erreur & du manquement : & la nature qui est à present la plus parfaite en l'homme, seroit asservie & obligee au bien d'un autre plus parfaite, comme la sensitive se tient maintenant pour honoree d'estre subiecte à la raison, & de luy procurer son bien & son auantage. Mais faisons passer l'homme en l'estat œconomique, pour y remarquer une autre sorte de subiection en ses parties. Il n'est plus celuy au bien duquel toutes choses se rapportent, il cesse d'estre un tout, & commence d'estre

vne partie, il est obligé au bien d'autrui, comme n'aguières en estoit obligé au sien, il se trouue party en la femme & en ses enfans, car vn chacun d'eux est quelque chose du sien. C'est pourquoy quand Dieu le voulut associer à vne femme, il luy osta vne de ses costes afin de la former, & quand par le moyen d'elle il luy donna des enfans, ce fut tousiours avec perte de sa substance & diminution de luy-mesme. C'est pour monstrier que l'homme en la famille, & tout ce qui entre en la composition de ce corps œconomique, ne sont que simples parties qui regardent vn bien commun par toutes leurs actions, comme routes les fonctions des sens externes se rallient au sens commun, & ne plus ne moins qu'en l'ethique, les particulieres incli-

QUESTION

nations & actions de toutes les parties, se rapportent au bien & à l'inclination generale du supposit. C'est la cause qu'il oblige l'homme à courir beaucoup de fortunes, pour destourner celle de sa famille, qui luy fait hazarder sur terre & sur mer sa vie pour conserver celle de ses enfans, qui la luy fait mespriser comme vn des plus petits biens, pour ne perdre pas ceux qu'il possède, & qui luy sont necessaires pour l'entretien de sa famille, lors ou que le feu qui va gagnant iusques au sommet de la maison, le menace de le deuorer s'il y accourt, ou les ondes de la mer releuees comme des montagnes, de l'engouffrer en leur abyssme s'il s'abandonne trop librement à la mercy de leurs vagues. C'est l'obligation du vray pere de famille qui fist interrompre

rompre , sans impieté le sacrifice , pour monstrier la pieté envers ses enfans , à les depetrer des embrassemens contagieux de deux serpens qui les enuelo-
poient à sa veuë. Car Laocoon ne pouuoit veoir celà sans estre obligé à les secourir ; il ne pou-
uoit continuer de professer sa pieté envers les Dieux , sans tes-
moigner vne impieté envers ses enfans ; la vie du pere leur estoit ce coup là obligee ; & s'il ne vouloit point interrompre le sacrifice , ny manquer à la pieté d'un bon pere , il n'y auoit point d'autre moyen , qu'en faisant voir qu'il pouuoit estre le sacrificateur , & le sacrifice tout ensemble. C'est ce que fit encore qu'un gentil archer voyant son fils à la mercy d'un serpent qui l'entortilloit , iugea que sa pieté faisoit fort à propos rencontre

Q V E S T I O N

de l'adresse de sa main, pour hazarder des aussi tost le trait de mort, contre celuy qu'il vouloit garentir de la mort, & pour lui donner la vie, du mesme coup qu'il donnoit la mort à celui qui lui alloit raur la vie. Que si au contraire Virginius croyoit qu'il estoit obligé de garentir la virginité de sa fille, & qu'il n'y pouuoit pourueoir autrement, qu'en faisant voir la rigueur vertueuse d'un pere de famille, l'erreur de sa conscience lui deuoit seruir de commandement. Mais ce n'est pas seulement pour ces deux parties principales de l'œconomie, assauoir la femme & les enfans, que l'on peut abandonner sa vie à un grand hazard de la perdre; ains encores pour empescher les larrons d'emporter ses biens, qui sont les moindres parties de la

famille. Et comme les Rois portent le glaive pour venger les forfaits qui se commettent en leurs Royaumes, il a esté un temps que les peres de famille l'ont porté, pour venger ceux qui se commettoient en leurs maisons. Du depuis que le monde a creu, & que les familles se sont ramassees en vn corps de Ville, ils ont fait vn transport leur droict particulier aux communautez. Mais il leur est toujours demeuré de grandes marques de leur souveraineté. Car la loy ciuile leur laisse encore la punition de la principale forfaiture qui se puisse commettre en leurs maisons, & qui touche le haut point de l'honneur du Maistre, & les serfs qui sont selon l'Aristote, le quatriesme bien de la famille, & les instrumens animez du Maistre leur

Q U E S T I O N

font encores demeurez en propriété, aux lieux où cette loy se pratique : de sorte qu'ils sont vraiment maistres de leur vie, à tout le moins, comme le mineur est maître de ses biens. Ce qui éclaircira, si on y prend garde, la difficulté que nous traitons. Car quoy que le Maître ne puisse pas à chaque bout de champ ruer l'esclaue, pourquoy fera-il neantmoins hors la possibilité des euenemens honnestes que le serf ne puisse iamais en quelque occasion que ce soit consacrer sa vie pour celle du maître? sur tout ayant une vraye connoissance de sa seruitude & de sa vileté, & du pouuoir du Maître à l'exposer à dix mille dangers, de le faire passer iusques à l'extremité de la terre par vne simple vente, de l'égalér aux moindres choses par vn contract, de se cou-

urir de son innocence comme d'un pauois, en plusieurs occasions contre les traits de ses ennemis, en fin retirer sa vie saine & sauue pour engager celle d'un miserable serf au mesme danger. Pourquoi, si en ce cas il est obligé par obeïssance, de s'exposer pour luy, ne pourra-il pas arriuer que de soy-mesme, ou apres l'ordonnance du Maistre, ou apres celle de la raison, qu'il aura peut estre plus libre que le corps, il se sente obligé d'esteindre sa vie par un breuuaige mortel, pour la conseruation de celle du Maistre? Il se pourra faire, l'un estant desja tout cassé, & l'autre fort & vigoureux, l'un du tout inutile, l'autre fort necessaire, l'un laschement asseruy, l'autre souverainement Maistre, que tant de maux s'en ensuiuent en l'une des plus illu-

Q U E S T I O N

stres familles, si l'un ne vit, & tant
 de biens, si l'autre meurt; bref
 des circonstances si rares & si sin-
 gulieres qu'un chacun se peut i-
 maginer, & qui peuuent quel-
 quesfois si facilement arriuer,
 qu'il semble que la repugnance
 à la raison, en telles circonstan-
 ces, ne peut estre qu'imaginai-
 re. Et ie croy que s'il y a de la
 difformité & de la contrariété
 à la raison, elle se verroit au
 fondement de ma preuue, qui
 est qu'une creature raisonnable
 peut estre asservie aux mesmes
 vsages, que le reste des choses
 plus basses, plustost qu'en la
 conclusion que i'en infere, qui
 est qu'elle peut mourir non ser-
 uilement mais librement pour
 l'amour de celuy à qui le mal-
 heur de sa condition l'auroit af-
 subietie comme vn de ses biens,
 faisant profession en sa mort de
 la liberté & de la raison qu'elle

n'auroit peu professer durant sa vie. Et toutesfois est-il possible qu'on accorde ce principe, qu'on la peut traiter si indignement, du consentement mesme de la raison, qu'on l'egalle aux choses insensibles, & de neant, qu'on en face des ventes & des contractz pour l'apprecier plustost comme vne beste brute par la force & souppléssé du corps, que par aucune partie de l'esprit, & par la noblesse de l'ame, & cependant qu'on trouue si estrange, & si difforme la conclusion qui en resulte? L'homme est-il moins maistre de sa liberté que de sa vie? Dieu luy a til moins donné l'un que l'autre? mais ne lui a til pas donné l'un pour l'autre? voire mesmes luy a il peu donner l'un sans l'autre, puis qu'il ne l'a peu faire viure, qu'afin qu'il vescuts librement?

Q V E S T I O N

Vraiment Dieu ne le pouuoit faire à son image qu'en luy donnant la liberté, & ne pouuoir luy donner la liberté qu'en le faisant à son image, & ne pouuoit le tirer hors les causes de son estre qu'il ne le fit l'image de la premiere cause. C'est pourquoy la raison, la volonté, & la puissance motiue lui ont esté donnees, afin qu'il considerast toutes choses, qu'il voulust ce qu'il auroit resolu, & qu'il cherchast ce qu'il auroit voulu. Et neanmoins nous ne trouuons point de cruauté à le despouiller de sa liberté, & à le veoir soupirer le long de sa vie sous le ioug d'une miserable seruitude ! La vie lui demeurera, & la fin de sa vie qui est la liberté lui sera ostee ! Il pourra perdre l'un sans l'autre sans qu'on pretende qu'il y ait de la cruauté, & mesme avec de l'obligation à vne

telle perte ! Et il ne sçaura jamais disposer de sa vie qu'il n'y ait de l'horreur , & à se l'oster , & à l'ouir dire ? Le serf contribuera le long de sa vie par toutes ses actions , avec vne estroite obligation ; à sa captiuité , il sera obligé d'estouffer l'inclination qu'il a à la liberté par vn continuel seruage : il en sera dispensé si vous voulez par la raison mesme , & il n'arriuera jamais vn tel rencontre de circonstances parmy la varieté des euenemens humains qu'il puisse estre obligé pour le bien de la famille , pour laquelle de moment en moment il ruine sa vie peu à peu par toutes sortes de travaux & dangoisses , à s'abandonner à la mort pour la garantir de ruine , luy qui en est vn des biens , lequel on employe , sans aucun scrupule , à toutes sortes d'vzages , & qu'on expose à

Q V E S T I O N

toutes sortes de dangers? Mais soit, qu'il n'y soit point obligé: Pourquoy ne le pourra til pas s'il le iuge necessaire, & qu'il aime la famille & son chef, qui sera peut estre ieune & luy chargé d'ans: sur tout s'il se veoit reduit à la necessité de mourir, ou avec son maistre qui est vn redoublement de malheur, ou pour l'amour de luy, qui est vn allegement de douleur? Et quand il ne le pourroit pas de soy mesme, cela demeure à tout le moins certain & arresté, qu'il est permis aux maistres d'vzer des esclaves en des actions d'où probablement la mort doit s'ensuiure, de remparer leur vie de la leur, de ne diuertir pas à escient les maux qui les menacent pour diuertir ceux qui menacent leur famille, de les enuoyer aux coups, afin qu'il les éuient eux mesmes; de

conferuer leur vie aux despens des seruiteurs : & pour le dire en vn mot par maniere de conclusion & d'axiome principal ; l'autorité du maistre sur le serf est vn pouuoir qui s'estend sur la vie & sur le corps du serf, & partant il est vray maistre & propriétaire du corps , de la substance , & de l'estre de son esclau. Que s'il ne peut le decouper , le ruiner & le perdre , comme vne autre sorte de possession , c'est que tel vsage luy est defendu , comme au mineur la perte & la ruine de ses biens ; mais s'ils se trouuoient sur vne mesme table de naufrage ou difficilement ils peussent ranger tous deux , ie croy que le serf se pourroit ietter dans la mer , & luy asseurer la vie en luy quittant sa place , ou que le maistre à son deffaut l'y pourroit contraindre & l'en debouter , comme

QUESTION

ruinant vn de ses biens pour se
conseruer soy-mesme: de mesme
qu'il peut arriuer des cas aus-
quels l'equité corrigera la loy
qui deffend aux mineurs d'vser
de leurs biens par leurs mains ,
& de les aliener , & d'en dis-
poser à leurs volonte. Ce qui
suffira pour prouuer l'obliga-
tion que les parties & les mem-
bres ont au bien de la famille ,
& le rapport qu'elles ont entre
elles à se secourir , qui obli-
ge plus estroitement les moins
parfaites aux plus parfaites &
necessaires. Car pour dire vn
mot du rapport & de l'obliga-
tion que le fils a au pere ; s'il est
sous sa puissance , le pere pour
sortir de quelque grande neces-
sité , & qui corresponde à ceste
onereuse & ineuitable obliga-
tion du fils enuers le pere peut
le rendre serf par vente , & le

fils est obligé d'y consentir ,
comme s'il estoit notablement
pauvre , ou qu'il fust sur le point
d'estre tué des ennemis , ou
d'estre mis en seruitude & en ga-
lere , il pourroit se redimer de
ce danger , en y engageant quel-
qu'un de ses enfans. Mais pour
monstrer encores , outre ce
que i'en ay desia dit , l'obli-
gation du pere envers les en-
fans , comme à l'opposite de
celle des enfans envers les peres :
je croy que sous les Empereurs
Neron & Tibere ils estoient o-
bligez de se tuer pour le bien de
leur famille & de leurs enfans :
car c'estoient sous ces tyrans un
usage ordinaire d'enuoyer un
tribun, ou un centenier , afin de
denoncer la derniere necessité
aux plus illustres Senateurs &
chefs de famille , qui n'auoient
point d'autre crime que la repu-

QUESTION

ration publique de leur integrité, & quant à ceux qui obeïssent & qui preuenant la mort se la donnoient de leur propre main, leurs testamens demeu- roient & sortoient leur entier effet, les funerailles leur estoient faites avec autant de pompe & d'honneur que s'ils fussent morts d'une mort naturelle sans estre condamnez, qui estoit le pris & la recompence, comme dit Tacite, de ceux qui se hastoient de mourir. Que s'ils temporisoient & qu'ils eussent en horreur d'estre les executeurs d'une si iniuste sentence prononcee contre leur innocence, les Sergens les trainoient en prison, les bourreaux les y trou- uoient qui les faisoient mourir de leurs mains, avec toute sorte de cruauté & d'infamie, qui croissoit encor apres leur mort,

d'autant que les corps en estoient iettez à la voirie : mais qui pis est la chambre du Tresor heritoit de tous leurs biens & leurs enfans tomboient en roture, ou par condamnation ou par pauvreté. N'estoient ils point à vostre aduis obligez de preuenir la ruine de leur famille, les miseres de leurs enfans, leur infamie propre, & sur tout la cruauté par laquelle on les faisoit mourir ? Ce qu'ils euitoient en se hastant de mourir d'une mort plus douce telle qu'ils eussent peu choisir sans faire tort à leurs enfans, ny à eux mesmes. Que si apres toutes ces raisons quelqu'un croit que les preuues precedentes soient trop foibles, qui sont neantmoins comme à l'epreuve de toute obiection, & que ie n'aye pas suffizamment prouué l'obligation de se tuer soy - mesme

QUESTION

pour le bien de l'œconomie en
quelqu'une de ses parties : j'ay
toujours à dire que quand elle
ne se trouueroit point en l'estat
œconomique , cela n'osteroit
rien de la force des raisons que
ie deduiray cy-apres pour l'es-
tablir en l'estat politique. Car
comme elle est la plus grande
& la plus fascheuse de toutes les
obligations qu'on sçauroit met-
tre en auant , aussi releue elle de
la plus excellente sorte de bien
qui soit au monde comme de
sa fin : & de la mesme fa-
çon que nous auons veu croi-
stre l'obligation des parties au
bien du tout passant de l'E-
thique à l'œconomique , nous
la trouuerons aussi augmentee
& en sa derniere perfection en
l'estat politique. Quand donc-
ques les membres de la famil-
le ne seroient iamais obligez
de

de se deffaire , mesme pour diuertir la mort de leur chef, qui traine apres soy la ruine d'une illustre famille , seroit-ce merueille ? veu que l'œconomique ne peut iamais tomber entiere-ment en ruine par la perte de son chef , & qu'elle demeure tousiours sous le gouvernement d'un autre chef & d'un autre maistré , qui est le Prince ou la Republique , qui la maintiendra en son estat comme l'une de ses parties. Mais si par la perte de ce chef vniuersel le Royaume ou la chose publique tombe en desordre , qui la remettra , ou la garentira de ruine ? Il n'y a plus de subordination à un autre chef qui en eut auparavant le premier gouvernement. C'est pourquoy ie dis asseurement , que si les parties iugent euidemment de la ruine de leur

QUESTION

chef, s'il se peut faire vn eschange de leur vie à celle du Prince, elles y sont obligees. Car comme l'ame vegetatiue est vne forme substantielle qui à ses parties es subiects qu'elle anime, mais si tost qu'elle s'allie avec la sensitiue elle commence d'estre vne de ses parties, & l'une & l'autre iointes à l'ame raisonnable sont comme les ruisseaux qui s'engouffrent dans la mer qui deuenent & se nomment parties des eues de l'ocean: ie dis de mesme de l'homme, que là où en l'ethique il estoit le maistre de ses actions, ses parties & son tout, ses biens particuliers & son bien vniuersel, sa puissance & son obiet, son moyen & sa fin, celuy qui vsoit de soy mesme pour soy mesme en dernier ressort, comme la fin & l'agent tout ensemble de tout.

tes ses œuvres , qui estoit le Roy & le maistre de ses membres pour tourner tous leurs mouuemens à son profit sans aucune espece de tyrannie , en fin deueni maistre de famille , est tombé d'un plus grand estat en vn moindre , avec quelque sorte d'auantage vrayement , pour y garder encore la preseance & la maistrise , pour y estre entre les parties la premiere partie , & comme le chef. Mais quand il entre en l'estat politique , il resigne toute sa preeminence il n'est plus comme l'homme qui se gouuerne : il n'est plus comme le chef qui gouuerne , il n'a rien plus en soy à regarder comme son bien , il n'a plus de pieds , il n'a plus de mains , il n'a plus d'yeux , plus de poulmons , plus de foye , plus de cœur ; ains il est tout pieds ,

Q V E S T I O N

tout mains , tout poulmon , tout foye , tout cœur , & tout tel qu'il est en toutes ses parties , & en son tout ; il n'est qu'une partie & un instrument à diuers vsages & fonctions. C'est pourquoy on dit fort à propos en commun prouerbe que les Rois ont de longues mains , par le moyen desquelles ils peuuent en un moment frapper en toutes les extremittez de leur Royaume , pource que les hommes qui sont respandus par toutes leurs terres sont vrayement leurs mains qui par un mouuement continué & renuoyé de l'un à l'autre portent & executent en tous endroits les commandemens de leur chef : comme la terre reçoit en son giron l'heureuse influence du Ciel par le moyen des corps interposez qui sont comme la main qui

porte le baiser du Ciel à la terre. Que si ceste profession que l'homme fait de viure en vne communauté politique sous le commandement d'un Roy ou d'une republique, l'a tellement rabaislé que de le rendre partie de ce corps; il faut aduouer qu'il n'a pas si tost renoncé à ses volontez & à ses grandeurs, qu'il a contracté, se rauallant de là sorte, vne obligation étroite d'agir & de souffrir, de viure & de mourir, pour la chose publique. Posons les circonstances comme cy-dessus, & pour le couper court supposons vne ruine euidente de l'estat. La partie ne sera elle pas obligée de se perdre pour le garentir? le bien du tout n'est ce pas la fin de chacune de ses parties? & le bien commun n'est-ce pas la fin de chaque per-

QUESTION

sonne en la communauté ? & toute chose n'est-elle pas obligee à sa fin ? Si chaque partie est determinee pour son action particuliere ; la partie la moins noble pour la plus noble , le sens pour l'entendement , le poulmon pour le cœur , toutes les parties pour la perfection de leur tout , la matiere pour la forme , la forme & la matiere pour le composé ; si les parties sont comme la matiere du tout , & si comme vne partie est dite n'estre qu'en puissance au respect de l'autre , aussi toutes les parties ne sont qu'en puissance , au respect du tout ; l'homme qui sans doute n'est rien qu'une partie en vne communauté au regard de son tout , fera-t-il moins pour le bien de son tout & de la communauté ? Au contraire , puis que cette sorte de tout & de bien est le plus

vniversel , puis que les autres biens & le bien de chaque tout particulier se ramasse en celuy de la communauté , qui est ou seulement s'arreste l'inclination des autres choses , comme les choses inferieures se r'allient en l'ordre superieur ; si ce qui est le plus parfait en chaque genre des choses , est la mesure des autres ; il faudra rehausser l'obligation de l'homme , en tant que partie politique par dessus les autres parties , par l'excellence du bien auquel il se rapporte , & estimer l'obligation des autres d'autant moindre qu'elle regarde vn moindre bien , & composer celle de l'homme de tous les deuoirs qui se remarquent és autres parties , comme son tout est composé du bien de chaque tout particulier. Ce qui prouue que quand les parties des

Q V E S T I O N

autres tous ne seroient point obligees à se destruire pour le bien de leur tout (ce que j'ay prouué suffisamment) l'homme neantmoins ne pourroit point pretendre à cette immunité , & la consequence en seroit mal tiree pour son regard. Que si elles y sont obligees , comme elles sont , l'homme y doit estre compris à plus forte raison , & les mesmes causes qui luy donnent la presepance sur les autres parties en ceste qualité d'estre partie d'un plus noble tout , la luy donneront avec les mesmes surcroists en l'obligation qui suit la nature des parties. Or est-il encore facile , sans auoir recours à l'ethique , & à l'economique , de la remarquer plus clairement en toutes les autres parties du monde , qui se rompent & se brisent pour
escarter

escarter le mal commun : à chacune desquelles la nature a donné vne double inclination comme elle a donné à l'homme vne double nature , pour imprimer en celles-là quelque sorte d'affection à leur ruine pour la garantie de leur tout , & à cestuy-cy vn moyen de se perdre soy-mesme en l'amortissement des sens , pour le bien de la raison , & aux vns & aux autres vn commandement naturel de n'y faillir iamais. A quoy celles qui ont leur obeyssance immuable , necessaire , & dependante seulement de la premiere raison , ne sçauroient faillir ; pource que sans estre trauersees par aucune fausse consideration elles se laissent aller où leur inclination les porte. Par la force de laquelle l'eau s'esleue contre la nature de son poids pardef-

tre , & la mesme relation qui se trouue aux choses , se trouue aux inclinations : & là où il n'y a point moyen d'allier les choses contraires , à cause de leur repugnance naturelle , elles s'allieroient neantmoins naturellement pour le bien du commun ; & comme les autres choses se destruisent pour empescher la ruine de leur tout , celles cy auxquelles il est aussi naturel de se destruire comme aux autres de ne se destruire point, feroient, s'il estoit besoin , comme vne surseance de leur inimitié , pour ne rompre point le lien du monde. En fin , plustost que la nature endurast la moindre ouuerture en l'assemblage des corps qu'elle a collez ensemble , pour en bastir vn monde , elle le destruiroit si le bris & le fracas volontaire de quelques parties , & la con-

Q V E S T I O N

trarieté de leurs mouuemens n'y apportoit le remede. Que si les actions de la nature sont guidees par quelque entendement , si Dieu en est l'auteur , & comme la forme intellectuelle qui pre-fide à leurs inclinations , sans laquelle elles n'auroient garde d'assener leurs buts si seurement qu'elles font , s'il en est comme l'archer qui decoche leurs plus iustes traits , s'il est l'intelligence qui donne le mouuement à ce monde inferieur , s'il est responsable des defaux qui y sont , s'il y en a aucuns (mais il n'y en a point , veu qu'il a tres-bien pourueu à tout par le moyen de l'inclination qu'il a donné aux parties à se ruiner en leurs propres mouuemens & en leurs substances , pour la defense du bien de leur tout) si l'homme est maistre absolu de ses pro-

pres actions , s'il se donne luy
mesme le mouuement & la loy ,
comme bon luy semble , s'il se
conduit à sa fin , comme Dieu
seul y conduit le reste des cho-
ses , si son tout est plus parfait
que celuy des parties du monde ,
veu que le monde est vn moin-
dre bien que l'homme mesme ,
puis que le monde a esté fait pour
l'homme , & si l'homme est plus
partie du corps politique qui est
son vray tout , que les autres
parties du monde ne sont par-
ties du monde , puis que son
tout est le plus parfait : & si
son tout est vn corps dont la liai-
son des membres est plus ne-
cessaire que celle du monde mes-
me , & d'autant plus excellen-
te que ses parties , & sa fin sont
de plus excellentes parties , &
vne plus excelente fin , s'il a
esté créé pour entrer en société

Q V E S T I O N

& en communauté , comme les parties du monde ont esté créées pour l'accomplissement de leur tout ; bref si apres auoir refusé d'estre régi de Dieu , il a demandé de son propre mouuement d'auoir un Roy , s'il s'y est assubiecty , comme au chef de son corps politique , s'il arriue qu'en quelque occasion il iuge tant auantageusement de la vie de son Prince , qu'il la tienne pour le seul lien du repos public , & qu'il voye clairement que le malheur soit tout prest de le raurir au bien commun pour le ruiner , si luy mesme ne se ruine pour le raurir au malheur mesme , & pour faire tout ensemble vne offrande à l'estat de sa mort , de la vie du Prince , de la paix publique , & de l'estat mesme ; sera-il moins coupable d'auoir manqué à toutes ces

belles & grandes relations de son deuoir , & à toutes les obligations qui resultent de l'excellence de son tout , que seroient les autres parties du monde elementaire si elles y pouuoient manquer ? & y sera-t-il moins obligé qu'elles à leur propre ruine pour entretenir la liaison du monde ? C'est en toute autre chose que la raison donnera de l'auantage à l'homme , & qu'elle lui seruira de preseruatif contre les maux ; c'est en toute autre chose que la relation qui reiallist du rencontre & de la confrontation de choses diuerfes , sera casuelle & produite comme par hazard selon que disent les Philosophes ; c'est en toute autre chose que la ruine de soy mesme sera effroyable & interdite à la raison. Mais quoy ? la raison venant à apre-

QUESTION

hender cette sorte de mal , comme n'estant pas de l'ordre des actions du premier rang , qui ont leur malice annexe & inseparable de leur essence , & d'ailleurs l'intention de la societé humaine & du bien commun ayant esté la premiere Idée en l'entendement diuin , sur laquelle ont esté formees toutes les parties du monde auxquelles Dieu a donné pour essence la relation au bien de leur tout , & pour y parvenir de secretes inclinations qui les y poussent , sera-il dit que la raison pourra oster à l'homme la cognoissance de sa fin , & qu'il aura moins d'obligation à son tout , que le reste des parties , pour ce qu'il aura esté créé le plus parfait ? Si l'autheur de la nature auoit créé les choses naturelles sans leur donner des inclinations

reelles au bien commun n'auroit
il pas failly en choses necessai-
res ? & si elles ne les portoient
en quelques occasions iusques à
leur propre ruine , ne seroient-
elles pas imparfaites ? & la
faute seroit elle aux choses , ou
en la premiere raison qui les
adresse à leurs fins ? & si la rai-
son estoit en la chose , comme
elle est en l'homme , seroit-ce
pas la creature & non pas le
Createur qui seroit coupable
pour ne s'employer pas aux vsa-
ges , auxquels la premiere raison
emploie le reste des choses ? Tant
s'en faut donc que la preroga-
tive de la raison en dispence
l'homme , qu'au contraire elle
le fait entrer plus auant en ceste
obligation Car c'est elle qui rend
l'eschange de la vie à la mort
avantageux ; & là où les autres
parties se ruinent sans esperance

Q V E S T I O N

d'estre iamaïs reſtablies , l'aſſeurance qu'a l'ame de ſon immortalité , & de ſe retrouver de nouveau en meilleur eſtat apres la perte de ſon corps luy doit faire ſentir l'obligation qu'il y a de mourir pour ſon païs , quand en mourant on s'oſte la vie pour la donner au Prince , qui ne pouvoit la perdre qu'avec la deſolation de ſon païs. Mais il n'y a rien qui donne moins d'apparence à cette grande obligation que le peu de reflexion que la raiſon faiſt ſur ſoy-meſme , qui cognoiſt beaucoup mieux les devoirs des autres que les ſiens propres , qui ſe laiſſe facilement aller à la rigueur d'un commandement , quand il s'a-giſt d'y engager les autres , là où quand elle examine ſon devoir , elle monſtre plus de ſubtilité à ſe diſpenſer des loix que

d'integrité à se les imposer. Elle fait comme le Juge qui porteroit sentence en ses propres causes, quand son intention mesme seroit de rendre la iustice à sa partie il s'y porteroit sans doubte plus lachement que s'il n'y alloit rien du sien : & si l'interest particulier ne lui ostoit point la volonté de bien faire, il luy diminueroit à tout le moins insensiblement quelque chose de la cognoissance qu'il deuroit auoir de sa cause. Ce qui me persuade que quand quelques auteurs auroient failly de croire que les Anges peuuent cognoistre les pensées escluses, & qui nagent sur le cœur, sans cognoistre pourtant le fond & l'interieur du cœur ondoyant, diuers, & plain de cachots, & de replis; au moins auroient-ils esté poussez à certe creance, quoy qu'incer-

Q V E S T I O N

taine par le moyen de la cognoissance qu'ils ont eüe , qu'on ne sçauroit nier , & qu'un chacun descouure facilement en examinant ses secrettes affections & mouuemens , sçauoir est que l'homme mesme qui est la cause de ses intentions n'est pas si maistre de son cœur qu'il puisse en tout temps cognoistre l'abyfme & l'origine de toutes ses pensees & de ses debuoirs ; que Dieu s'est à bon droit nommé le seul Scrutateur du cœur , à cause de l'impenetrabilité de son fonds , & de l'emanation obscure des mouuemens qui en ressortent , pour ne partager point ny avec les hommes , ny avec les Anges l'excellence de ce tiltre. Cela n'empesche pas neantmoins que ceux qui ont le cœur & la raison plus espuree n'en approchent aucunement , & quoy qu'ils

ne puissent jamais descourir la dernière veine de cette profonde source, si se plongent-ils comme plus auant dans cest abyfme pour y considerer iufques aux moindres causes & habitudes de leurs mouuemens & obligations. De là naissent ces diuerfes opinions entre les hommes de leurs debuoirs, & de leurs actions, & sur tout en la morale, qui a d'autant moins ses resolutions claires & arrestees, qu'il y a diuers auteurs qui taschent de les esclaireir & de les atrester: ce qui ne prouient d'ailleurs que de la diuerse apprehension qu'vn chacun fait de soy-mesme, & de sa raison. Si est il neantmoins certain que les plus sensez entre les hommes du monde, & les plus adroictz entre les Philosophes qui traictent de l'Ethique, sortent plus facile-

QUESTION

ment des difficultez , sont plus
 resolués en leurs iugemens , don-
 nent des loix plus asseurees aux
 consciences , sans laisser aucu-
 ne matiere de doubte , & de
 scrupule , & sauvent en fin mieux
 ce qu'il faut faire en toutes les
 occasions qui se presentent. Car
 comme d'autant plus qu'on vien-
 dra à penetrer ou vn princi-
 pe , ou vne cause seconde , ou
 la premiere cause , on y verra
 plus de conclusions , plus d'ef-
 fects , plus de choses possibles ,
 aussi selon qu'on manie plus dex-
 trement sa raison , qu'on la pe-
 netre , qu'on la rapporte par vn
 gentil assortiment, ores à Dieu ,
 d'où elle est descenduë , com-
 me à son Archetype , ores
 aux choses qu'elle regarde com-
 me à ses obiects , c'est à dire ,
 qu'on la faict ou sortir par vne
 parfaite contemplation hors de

toutes les creatures, ou qu'on l'y fait entrer par vne parfaite prudence, l'obligeant à l'examen des moindres actions & des circonstances singulieres ; c'est alors qu'on y remarque des actions particulieres, qui sont d'autant plus difficiles à cognoistre qu'elles dependent de la raison mesme, mais d'une plus forte & plus vigoureuse raison qui se comprend soy mesme, comme si elle auoit quelque sorte de diuinité subalterne, comme elle est vrayment une raison subalterne à la premiere raison ; qu'elle dépend dis-ie d'une pureté de cœur demeslé de toute passion, & d'un rencontre de circonstances, d'autant plus difficile à cognoistre qu'il arrive rarement. C'est pourquoy quand la raison a vacqué long temps meurement & de

Q V E S T I O N

bonne foy à se cognoistre, quand elle s'est releuee par de continuelles contemplations par dessus elle-mesme, iusques à ramasser en vne generale cognoissance toutes les circonstances qui la pourroient obliger à quelque sorte d'action, comme si elle auoit fait une abstraction de la notion generale par la pluspart des actions indiuiduelles, elle deuient si austere & si rigoureuse en ses actions que quelquefois on la nomme à bon droit scrupuleuse. Mais sans qu'elle contracte ceste defectuosité, il est vray qu'elle en approche de si pres, que sa derniere perfection consiste en cette proximité. Et ceux qui à cause de leur ignorance ne scauroient discerner les choses qui par leur ressemblance pipent & abusent les sens, sont contraints souuentefois de
 sy laisser

ſ'y laiſſer couler, confondant les vnes avec les autres, les apparences avec les veritez, les choſes continues avec les contingues, les vertus avec les vices: & neantmoins avec quelle difference de vie pardeſſus les autres viuent ceux qui ont hauſſé la raiſon iuſques à ce poinct? combien ont-ils leur liberté reſtreinte, & leur raiſon captiuee ſoubs diuerſes loix, qui ne dependent que de la raiſon meſme? Mais ce n'eſt pas touſiours d'une meſme façon que la raiſon oblige, & ſes commandemens ne ſont pas egalelement naturels, ny par le moyen d'une meſme connoiſſance. Il y en a qui ſont tellement empreints en nos cœurs, que ſans aucune diſcipline, ſans art, ſans nouveau diſcours, vn chacun de nous par la ſeule lumiere de la raiſon, iuge de

Q V E S T I O N

leur honnesteté, & de nostre obligation : les autres qui deriuent de ces premiers principes , comme les plus prochaines conclusions qui en coulent naturellement par vne facile , euidente , & necessaire consequence : de sorte qu'il n'est point besoin d'art ny de discipline pour les extraire , mais seulement d'un simple discours que tous les hommes peuuent former sans aucune peine : les autres se deduisent voirement des principes du droict de nature , mais par vne consequence non absolument necessaire ny du tout euidente. Ceux là sont comme les simples reiettons qui pullulent du tronc , sans que la main de l'homme y contribue , & ceux cy sont comme les fruits qui en sortent à guise d'une seconde production , par le moyen de la dis-

position des greffes & de la main du laboureur ; & c'est en ce genre dernier de conclusions & de commandemens où l'homme de bien a plus de peine , & où il a besoin de travailler apres la raison pour la polir , pour l'eclaircir , & pour luy faire descouvrir ce qui nous est caché , ou par le trouble de nos sens , ou par la malice de nostre volonté , ou par l'ignorance fatale de notre entendement. C'est à cognoistre ceux là , & à les executer , que l'homme vertueux doit establir sa perfection , & si elle a des degrez , comme elle en a , c'est quand par le moyen des esclairecissements qui arriuent en la raison , & des cognoissances nouvelles , il descouvre de nouvelles obligations. L'homme de bien qui se renferme en soy mesme pour debrouiller la raison

Q V E S T I O N

des tenebres qui l'enveloppent
y remarque tant de commande-
mens, que tout le cours de sa
vie est vne harmonie d'actions
nombreuses, qui sont si différen-
tes de celles des autres hom-
mes, qu'il est iugé estranger
parmy ceux de son pays mes-
me, & quoy qu'en la multitu-
de des loix naturelles ausquel-
les il s'estime obligé, & dont il
s'acquitte entierement, on puis-
se dire avec raison qu'il n'a point
de loy, si est-il iugé par le reste
des hommes plein de seruitude
en sa liberté, plein de desraison
en sa raison, ennemy de soy-mes-
me, pource que tout aiant d'a-
ctions qu'il fait, sont autant de
protestations de l'amitié qu'il
porte à sa raison; meurtrier de sa
vie, pour ce qu'il la mesprise pour
ne mespriser pas le commande-
ment de la raison; fol & insensé

en la profession qu'il fait d'une
perpetuelle sagesse. Pour ne dire
rien qui ne soit du ressort de la
seule raison naturelle, le voulez
voir en celuy où la raison sem-
bloit habiter comme en vn tem-
ple materiel, mais plustost où
ellè s'estoit comme incorporee
pour rendre le corps aussi rai-
sonnable que la raison. Voicy
comme il le mesprise, comme
il l'expose à la mort, comme il
croit y estre obligé pour le bien
du commun. L'ame la plus
innocente de l'estat d'Athenes,
comme estoit celle de Socrate,
auoit esté accusée fausement
de la meschanceté la plus e-
norme qui soit au monde. La
premiere sentence qu'il receut,
ce fut ou d'abandonner son
pays, ou d'estre enfermé dans
la prison jusques au iugement
diffinitif. Quoy qu'il sceust

H iij

Q V E S T I O N

asseurement qu'en choisissant la prison, son innocence seroit à la fin accablée par la violence des accusateurs, & par l'iniustice des Iuges; si aima il mieux commencer de faire le chemin de la mort en faisant celuy de la prison; que de se priuer par un bannissement volontaire de l'heureux regard de la ville, & du plaisir de viure en la communauté où il auoit vescu si longtemps: & puis que toute la polissure & tout le reglement que l'on pouuoit apporter en la raison estoit en la sienne, & qu'outre cela il estoit assisté & conduit en ses actions par vn Genie qui se plaisoit en sa conuersation, & qui se mesloit tellement à son entendement, que leurs communes actions comme si elles eussent procédé d'une mesme forme, sembloient estre de tous les

deux comme d'une mesme personne : puis qu'il estoit comme une des intelligences sur la terre, qui ne scauroient se repentir de leurs actions, pource qu'elles ont par aduance toutes les considerations qui pourroient par apres causer le repentir ; ne faut-il pas croire que la grande cognoissance qu'il auoit de tout ce qui estoit considerable au choix de ces deux extremittez ; l'auoit obligé à l'election de la plus mauuaise. Car autrement qui ne diroit qu'il y a de l'imprudence à vouloir plustost mourir actuellement, que mourir ciuilement ? qu'il y a de la haine & de l'iniustice contre soy mesme à ne vouloir point mourir ciuilement pour euitter de mourir reellement ? ou bien qu'il y a de l'amour excessif de vouloir tousiours viure en la

QUESTION

douce conuersation de ses ci-
toyens , & de n'estimer pas qu'on
est plus obligé à sa vie qu'à son
plaisir ? de la vouloir perdre pour
ne la perdre pas ? d'aimer l'a-
mertume de la mort pource qu'-
on ne peut pas posseder la vie
sans amertume ! Mais c'est vne
secrete & profonde philosophie
de la raison parfaite , qui ne
peut estre comprise que par vne
mesme perfection de raison : la-
quelle si nous possedions , il ne
nous seroit point difficile de
croire que Socrate pouuoit estre
obligé de n'abandonner pas la
ville d'Athenes par vn bannis-
sement volontaire , puis qu'il y
auoit desia passé soixante dix
ans de son aage sans l'abandon-
ner. Et qui sçait s'il ne s'estoit
point peut estre obligé à Dieu ,
lequel il cognoissoit ou som-
brement ou clairement , com-
me

me par le vœu d'une naturelle
& infuze religion, ou à tout le
moins à son Genie, c'est à dire
à sa raison fortifiée des illumina-
tions & enseignemens celestes
d'estre le restaurateur de la
raison ruynee? de passer ses ans
en une perpetuelle pedagogie
pour le bien de la ieunesse, &
de la chose publique? afin que
la raison qu'il voyoit estre de-
pravee & presque estainte en la
plus part des hommes, vinst à
renaître, & à reluire de nou-
veau par son moyen en tous
ceux de la ville d'Athenes.
Mais laissons en suspens ceste
obligation, & poursuivons cer-
te tragique action, afin de re-
marquer en ce personnage, par
un estrange progres de raison
l'obligation de la partie à l'en-
droit de son tout, & comme la
plus-part des hommes ont leur

Q V E S T I O N

raison offusquee par le nuage de l'ignorance, ou des passions qui empeschent sa lumiere de leur faire iour en la cognoissance de leur deuoir. Comme il estoit en prison, & que son Genie l'eust desia aduertý du iour de sa mort, Criton son intime amy le vint voir, & apres luy auoir tristement denonc   comme pour percer du premier coup par vn trait d'horreur l'impassibilité du cœur qu'il vouloit amolir    son bien, que c'estoit ce iour que la nauire, funeste presage de sa mort deuoit arriuer de Delos, il le corrigea doucement en luy predisant plus certainement le iour qu'il deuoit mourir. Tesmoignage euident que son ame y estoit desia disposée & qu'elle aprochoit de sa liberté! Criton pour destourner ce mauuais augure le prie de vouloir entendre    se sauuer, luy

dit , que ses accusateurs & ses gardes se peuuent gagner par argent , que cela se fera sans bruit & sans scandale ; qu'il permette que ses amis employent la moindre partie de leurs biens , pour conseruer leur plus grand bien , qu'ils ayent l'honneur de l'auoir sauué par obligation afin qu'ils n'ayent pas le blasme de ne l'auoir pas voulu faire par auarice , que c'est iniustice de se tuer & d'estre de la partie de ses ennemis contre soy-mesme , inimitié de causer tant de maux , & sur tout l'infamie à ses amis , impieté de manquer au deuoir de pere , & de commettre à la fortune les mœurs de ses enfans , qui sans doute tomberoient en la disgrâce ordinaire des orphelins : lacheté d'estre entré en iugement lors qu'il pouuoit s'en exempter , d'estre

Q V E S T I O N

entré en prison lors qu'il pou-
uoit n'y entrer pas, & de s'estre
fait mourir lors qu'il pouuoit vi-
ure sans reproche. Socrates res-
pond comme si l'entendement
se fust armé contre les sens ;
Que l'affection de Criton seroit
beaucoup à priser si elle estoit
soustepue de la raison ; mais
sans celle là qu'elle estoit d'au-
tant plus fascheuse qu'elle es-
toit plus vehemente. Quant à luy
qu'il n'a iamais fait autre pro-
fession que d'obeir à la raison ;
Que c'est elle qui est la mesure
des actions iustes & iniustes, &
que l'opinion de tous les autres
ne luy est rien au pris de ses
commandemens qui luy sont in-
timez par le discours que elle
mesme forme de ses obligations,
comme les loix politiques le
font par la promulgation. C'est
pourquoy il asseure son amy par

de longues preuues, qu'elle luy commande d'attendre plustost la mort, & de se la donner si besoin est, que de sortir hors de la prison sans le congé des Atheniens qui l'y ont mis: que ce seroit renuerfer tout le bien commun & l'ordre des loix auxquelles il s'est soubmis volontairement; qu'il n'a pas le mesme droit sur la Republique que la Republique a sur luy: qu'il luy est deffendu de repousser l'iniure qu'elle luy fait par vne iniure: qu'elle est son tout, & luy vne de ses parties: qu'il ne peut, sans contreuenir à l'obligation contractee par soixante six ans de vie passez en la ville d'Athenes, commencer à viure comme vn serf fugitif en vn estrange pays malgré la Republique qui l'a nourry iusques aux extremitez de sa vie, pour n'a-

QUESTION

uoir voulu mourir comme vn
 homme de raison & de libre con-
 dition pour le bien des loix & de
 la chose publique. Quelle mer-
 uelle de la raison parfaite est
 celle la que là où les autres dou-
 tent de la puissance, elle y trou-
 ue de l'obligation? que là où les
 autres sentent de l'horreur, elle
 y est portee par affection? Ce
 sont les merueilles que Dieu fait
 voir en la raison, qui est son
 image, à ceux qui se rendent
 capables par la purification de
 leur sens, d'en voir l'exemplai-
 re quelque iour, & qui bien
 qu'esloignez de leur origine du-
 rant le cours & le pelerinage de
 ce monde, approchent néant-
 moins le plus pres de leur pays.
 Et qu'eust fait ce personnage s'il
 eust vescu en vne monarchie aus-
 si policee que la nostre? n'eust-il
 pas creu que son obligation en-

uers le Monarque & son pays eust monté d'autant de degrez que la Monarchie surpasse le Gouuernement populaire, que nostre Monarchie fondée sur de meilleures loix surpasse les autres Monarchies, & que le Monarque sous lequel nous viuons, surpasse en toutes qualitez le reste des Princes qui gouernent le monde? Mais s'il eust veu cest Estat en desordre ainsi que le monde a esté d'autresfois en confusion au premier iour de sa naissance; & puis qu'à l'imitation de Dieu qui desbroüilla le cahos, il eust veu la France remise non pas en son premier estat, ains rehaussée par dessus toute la gloire qu'elle auoit eue auparauant, & triomphante tout ensemble de ses ennemis, & de soy-mesme, par vne entre suite de miracles vrayement

mais tousiours par la sage conduite d'un magnanime Prince , qui a mis en vſage toutes ſortes de vertus , pour ſurmonter toutes ſortes de difficultez qui ſ'oppoſoient à ſa gloire , de ſorte qu'on peut dire avec raiſon qu'elle eſtoit perduë , ſi elle n'eult eſté perdue , & que bien heureuſe a eſté la faute , puis qu'elle nous a donné vn tel remede à noz calamitez : mais que diſ-je , ſ'il eult veu de ſurplus encore par le meſme eſprit de prophetie par lequel il prediſt le iour de ſa mort à ſon amy , ou pluſtot ſans eſprit de prophetie , par la ſeuſe cognoiſſance de l'aduenir , qu'un chacun des moins prudens pourroit auoir , & par la diſpoſition des cauſes naturelles , ou des volontez de ſes ennemis , qui veillent tousiours à ſa ruine , ſ'il eult veu la Fran-

ce preste de tomber en ses premiers desordres, car aduenant que le Prince tombast au plus grand malheur qui pourroit arriuer à la France, qui est de le perdre (ce que Dieu ne vueille) si de sa mort, de luy, dy ie, qui ne viuroit desia que par la vie qu'il auroit receuë de son Prince, le Prince pouuoit receuoir sa vie pour la communiquer comme par la transfusion de l'ame de l'Estat à tous les membres de son Royaume; ne se sentiroit-il pas obligé à plus forte raison de prendre la Cigue pour diuertir le malheur du Roy & du Royaume, tout ensēble, par vne mort volontaire? Il n'y a point de doute, mais il y en a encores moins qu'il ne le fist avec raison, ou plustost qu'il ne s'estimast desraisonnable s'il ne iugeoit l'obligation qu'il auroit à la perdre,

Q V E S T I O N

apres auoir veu son Prince cou-
 rir l'espace de tant d'annees tant
 de perils & d'auentures pour la
 luy donner & à tous les autres :
 Qui seroit vne circonstance qui
 pourroit obliger plus estroité-
 ment à ceste genereuse action
 vn Cavalier aussi bon philoso-
 phe moral que bon citoyen ,
 & aussi bon citoyen que bon
 capitaine , qui regarderoit , ou-
 tre l'obligation naturelle qu'il
 auroit au Prince & au bien
 commun, celle qu'il auroit con-
 tracté de nouueau par le bien-
 fait receu du Prince , qui au-
 roit remis le bien commun. Car
 estre Philosophe lui feroit co-
 gnoistre telle sorte d'obligation,
 estre bon citoyen luy feroit
 facilement naistre le desir de
 s'en acquiter pour si bonne fin,
 & l'estre Capitaine & Genereux
 là lui feroit exécuter avec de la

valeur & du courage : combien qu'il ne soit point besoin d'autre chose pour auoir ces perfections, que de posseder la source d'où elles deriuent, qui est la raison, qui peut conuertir la foiblesse en force, la lascheté en courage; faire du lièvre vn lyon, de l'homme de bien vn bon citoyen, d'vn bon citoyen vn bon capitaine, en fin irriter & aguerrir le plus simple courage, & le porter à des actions extremes si besoin est, par la fermeté d'un bon discours. Mais comme il arriue souuent que la raison a des ombrages & de fausses conceptions, non seulement en dormant, mais aussi en veillant, non seulement lors qu'elle est distraite malgré elle; mais lors mesme qu'elle est occupee autant qu'elle peut à descouurir quelque verité, soit en fait de conclusions specu-

Q V E S T I O N

latiues; soit en fait d'actions morales; & comme alors elle peut s'imaginer quelque sorte d'obligation, là où il n'en y a que par son erreur seulement, & neantmoins elle est obligee de n'outrépasser point son imagination, comme si c'estoit vn vray commandement, & que son erreur fust vne loy que la nature eust grauee dans le cœur de l'homme: au contraire, il luy arriue souuent qu'elle passe ses obligations sans les outrepasser, & qu'elle manque à ne les cognoistre pas assez, comme elle manquoit cy deuant à les cognoistre par trop, & là où son erreur la faisoit tomber en faute d'une part, l'ignorance l'en releue de l'autre. C'est pourquoi ie n'asseure pas si generallyment que le subiet soit si obligé à s'immoler pour le salut du Prince, qu'il n'y

puisse manquer sans forfaire au cas par nous proposé , pource que la cognoissance qu'il faut prealablement auoir d'vn si haut deuoir est si cachee dans la raison & dans son principe , que l'ignorance ne scauroit estre coupable en plusieurs , qui n'ont pas la raison assez forte pour demesler toute sorte de nœuds , ny exercee à tirer les consequences entrelassees & moins euidentes de leurs principes. Aussi y a-t-il des conclusions morales qu'on ne scauroit rapporter à leurs causes que par vn long & penible discours. C'est pourquoy la plus saine part des Theologiens assurent que la foy a esté necessaire pour l'esclaircissement de la raison , & pour cognoistre en la lumiere naturelle des conclusions & des loix qui nous seroient ou

Q V E S T I O N

du tout incognues ou incertainement cognuës , si elle n'estoit aidee de la lumiere surnaturelle , & de la reuelation. C'est ce qui me fait croire que cette obligation estant des plus importantes & des plus fascheuses à executer , elle a besoin de trouuer en l'homme vne parfaite raison qui luy destrempe & adoucisse par vn long discours l'aigreur de l'actiõ , qui luy face clairement voir l'imperfection de la partie au regard du tout , qui luy represente souuent comme vn moyen de proportion des autres parties enuers leurs tous , le mouuement naturel par lequel le bras s'oppose volontaiement au trenchant de l'espee pour la defense de son chef , & comme c'est vn deuoir auquel la nature l'oblige , & que mesme , s'il estoit possible , cette partie

estant douee de raison , elle ne la dispenseroit point de cette obligation qui la porte à sa propre ruine. Que cette raison parfaite luy ramasse donc toutes les circonstances qui aggrauent le mal & la ruine dont est menacé vn royaume par la mort d'un Roy qui le soustient , les biens-faiçts qu'il en pourroit auoir receuz , la foy qu'il luy auroit iuree de viure & de mourir avec luy , le peu de profit qu'il porte à son pays , s'il ne luy profite de la sorte , les maledictions qu'il aura d'auoir mesprisé les benedictions qu'il eust receuës , le peu de difference qu'il y a d'aller de soymesme à la mort ou de la laisser venir à soy , & comment il se peut faire qu'il soit infinies fois obligé à la laisser venir à soy , & qu'il ne le soit iamais d'aller à elle ? que s'il est soldat, il

Q V E S T I O N

pourra estre obligé de ne quitter point le corps de garde ou le lieu où il aura esté mis en sentinelle au milieu du danger , quoy qu'il soit trefasseur d'y demeurer , & s'il void l'estat prest d'estre enuëloppé en la ruine prochaine du Prince , il ne sera pas obligé à la diuertir , si le salut de l'un & de l'autre depend de sa seule ruine ; il ne sera pas obligé de hair sa vie , de la destruire , pour monstrier l'amour qu'il porte à son Roy & à son pays , & en vn temps nommément ou la mort le tient de si pres qu'il ne la scauroit éuiter. Qu'en vn rencontre de mer apres auoir contesté valeureusement contre l'ennemy , ou de l'estat ou de la foy , & se voyant prest de tomber peut estre avec les tressors du Prince , en la puissance de celuy qu'il aura offensé ,
& mal

& mal mené toute sa vie , & dont il n'aura aucune composition , sinon autant de relasche qu'il en faudra pour inuenter quelque nouvelle cruauté , qu'en toutes ces extremitéz , s'il a le commandement & le commun consentement de ses soldats , il ne sera pas obligé de mettre le feu aux poudres , & de se ietter dans la mer pour ne donner point moyen aux ennemis d'endommager par ses propres biens la chose publique , & pour éviter par vne douce mort les cruautés qui luy sont preparees , & qu'il ne sçauroit peut estre endurer sans desespoir ? & que s'il le peut , ou s'il y est obligé , ne pourra il pas arriuer en des circonstances plus importantes , & où il iuge plus euidentement de la ruine de l'estat par la mort du Prince , qu'il soit obligé.

Q U E S T I O N

à sauuer l'un & l'autre , allant volontairement à la mort ? que s'il est entier amy , il puisse ouurer le cœur pour y receuoir le coup mortel qui alloit tuer l'amy du cœur , & si cet amy est condamné à la mort , il se puisse offrir au suplice pour l'en retirer ; & voyant de loing le trait de mort qui va donner dans le cœur du Prince pour donner par ce malencontre le bonheur de la victoire à ses ennemis , il ne fera pas obligé d'aller au deuant , afin de receuoir la mort en le receuant ? luy qui outre l'obligation naturelle qu'il a de conseruer la vie du Prince, prend solde de luy pour s'y obliger de nouveau , & qui peut-estre aura le bon-heur d'estre de ses mignons & de ses fauoris ; qu'il puisse encore donner à son amy la table de naufrage , & s'engouf-

frer dans l'abyſme de la mer , & qu'il ne ſoit pas obligé , ſi cas ad- uient , de la donner à ſon Prin- ce pour le bien de ſon pays ? qu'il puiſſe ſ'abſtenir de manger pour mourir de faim , à quoy il aura eſté condamné , & qu'il ne puiſſe pas mourir pour empeſ- cher que le Prince ne meure de faim ? qu'il ſoit obligé de pren- dre le venin quelquesfois , & qu'il ne puiſſe iamais eſtre obli- gé de le prendre pour conſer- uer la vie du Prince , & le bien commun ? que ſ'il eſt en extreme neceſſité avec ſon prochain , il pourra librement luy donner ce qu'il a de pain , & ſe laiſſer mou- rir ; & ſi le Prince y eſt reduit avec luy , & la Republique avec le Prince , il ne fera pas obligé de conſeruer la vie de l'un & de l'autre par ſa propre mort ? que ſ'il eſt innocent , & neantmoins

QUESTION

accusé comme coupable , il ne laissera pas d'estre iuridiquement digne de mort , pource que la loy oblige le iuge de suiure les preuues & les depositions des tefmoins irreprochables en leur procedure , mesmes contre sa science & sa conscience ; mais si la iustice legale en qui toutes les loix sont comprises , & le bien commun le condamnent à mourir , son innocence & sa timidité le dispenseront de cette obligation : que , s'il est innocent & citoyen de quelque ville , dans laquelle il se sera renfermé comme dans vn lieu de sauuegarde , si le tyran qui le persecute , comme faisoit autrefois l'Empereur Constance le bon Athanase , menace la ville de sa ruine totale , si elle ne le luy deliure pour le faire mourir , elle pourra contraindre cet homme ,

quoy qu'innocent , d'aller trou-
uer le tyran , & sa mort toute
certaine , & s'il y resiste , il en
perdra dès aussi tost son inno-
cence , & deslors il pourra estre
deliuré par force , comme cri-
minel & rebelle au Magistrat
& à la Iustice : & s'il se trou-
ue qu'un Roy soit aussi neces-
saire en un Royaume comme
l'ame est nécessaire au corps ,
& que la perte de l'un traine
apres soy la perte de l'autre , n'y
aura-t'il jamais moyen d'obli-
ger le subiect à mourir volon-
tairement pour son Prince ,
afin de destourner par sa mort
les calamitez publiques qui
menacent l'estat de ruine ?
Bref qu'un braue puisse & doi-
ue pour ce qu'il luy aura esté
commandé par le Prince mettre
le feu en une caque de poudre
pour faire sauter quelque tour

Q V E S T I O N

ou fortification de l'ennemy ; bien qu'il soit assuré d'estre luy-mesme en vn moment reduit en cendres : & qu'estant ietté en vn tel destroit où il luy faille necessairement mourir , il ne soit pas plustost obligé , & par la raison & par la loy Legale de mourir genereusement que laschement , plustost sans le Roy qu'avec le Roy , plustost sans la ruine qu'avec la ruine du Royaume , plustost en vsant de sa liberté pour si bonne fin , que par l'effort de la necessité sans aucune fin ? puis que pour auoir encores en vne extreme necessité le bonheur de pouoir vser de sa liberté , ou pour le surcroist , ou pour l'allegement de ce dernier malheur , il luy reste à choisir ou de mourir avec le Prince sans aucune espece de generosité ,

pour obeir à la necessité, ou de mourir pour empescher la mort du Prince, & la ruine de l'estat avec vn magnanime courage pour obeir aux loix? Quelle difformité peut-on remarquer en ceste obligation, qui d'ailleurs porte le salut du Prince & du public, qui ne se descouvre plustost en celle là où le subiect pour obeir à son Roy, pour vn bien particulier, va s'enueloppant d'une nuee de feu qu'il excite luy mesme, ou pour estre consummé des flammes, ou pour estre escrazé sous les ruines d'une tour qu'il attire sur soy par violence? Au contraire il semble s'auancer plus à la mort par ceste action derniere que par la premiere: car là où il estoit entierement maistre de son destin ayant sa vie & sa liberté en la main pour en vser à son bon.

Q V E S T I O N

plaisir , il abandonne l'un & l'autre à la nécessité de mourir pour ne violer pas la discipline militaire ny la loy de son Prince qui luy commande de s'endommager & de mourir pour endommager l'ennemy , & de faire vne action qui reialissant malheureusement contre luy , l'abat du contrecoup & le renuerse mort par terre : mais de se donner le coup de mort lors qu'on ne le sçauroit éuiter , lors que le destin est vrayment tel en nostre endroit qu'il nous borne nos ans , & nous oste la liberté de viure par la nécessité qu'il nous impose de mourir. C'est vrayement alors surmonter le destin mesme que de mesnager la nécessité de sa mort par la resolution qu'on fait de mourir pour le Prince. Et que d's-je ? ce n'est pas mourir , puis qu'auant
la

la resolution prise , il falloit mourir necessairement , mais c'est se servir à son avantage de son malheur , pour destourner celuy du Prince , & de la Chose-publique , & faire , comme l'on dit communément , de necessité vertu. A quoy nous pouuons bien estre obligez , à plus forte raison , puis que nous sommes obligez de faire des actions qui nous causent autant la mort qu'à nos ennemis mesmes. Quelle replique sçauroit-on donner à cette raison ? N'est-ce pas assez se tuer que d'attirer sur soy la ruine d'une tour & d'une forteresse ? & s'il y a de l'horreur à se deffaire soy-mesme , ne se voit-elle pas plus clairement en ce genre de mort , où l'on s'embraze , où l'on s'ecraze de sang froid ? Et si l'on y remarque le commandement du Prince , l'honneur

L

Q V E S T I O N

steté de la fin , le bien commun , l'office d'un bon homme de guerre , & sur tout pour vne entiere marque de disproportion entre ces deux actions , la consideration du premier motif qui l'y pousse , qui n'est autre chose que le mal qu'il pretend faire aux ennemis de l'estat , & non à soy-mesme primitiuellement, il faut toutesfois aduoüer que ce sont autant de preuues pour verifier que s'oster la vie n'est pas vne action si difforme qu'elle ne puisse seruir à l'homme de moyen pour paruenir à quelque fin , que le Prince ne la puisse enioindre , qu'elle ne soit du ressort de la discipline militaire , & que la magnanimité ne l'a point tellement en horreur , qu'elle ne l'ayme , comme la perfection de toutes ses œuures , quand la prudence le luy conseille. Et si la prudence le luy conseille pour nui-

re & endommager en quelque chose les ennemis del'Estat, cette intention qui est fondee sur l'obligation qu'il a au bien du Roy & du Royaume l'induit beaucoup dauantage quand elle luy donnera le premier mouuement par soy mesme, & fera qu'il ne courra pas à sa perte, tant pour destruire quelque forteresse de l'ennemy seulement, que pour empescher la destruction du Prince, & la perte du bien commun, qui a le pouuoir de luy donner l'affection & l'obligation de se ruiner, voire par la mesme action par laquelle il se prepare de ruiner la tour de l'ennemy. Il y a grande difference, dira quelqu'un: car il n'aduance pas la main meurtriere contre soy-mesme quand il met le feu en la poudre, & la violence du feu qui est la seconde action

ne se porte pas contre luy , mais contre la tour. Que si la tour luy tombe dessus ce n'est donc pas luy-mesme ; c'est la cheute du bastiment qui l'accable & qui le destruit. Mais ce n'est pas à s'enferrer seulement , & à se ietter soy-mesme d'un precipice que consiste la deffence de se tuer soy-mesme , veu qu'en matiere de mœurs , on est louable , ou coupable de toutes les actions qu'on prevoit avoir quelque connexion à la premiere action , quand mesme l'homme seroit depourueu d'intention & de cognoissance au temps qu'il les produit ; & comme aux productions de la nature le mouvement local , les alterations , & les progrès que les semences font d'une ame à l'autre , sont tous effectz de celuy qui engendre , & qui est authœur principal de la chose , & mesme lors qu'il

n'est peut estre plus dans le monde quand ils se produisent & paracheuent, pource que ce sont toutes dependances & accessoi-res de la premiere action dont il a esté le principe : aussi aux actions de l'agent qui opere par raison & par preuoyance tout ce qui est recogneu comme dependant de la premiere action luy est attribué comme à la cause : & quoy qu'entre les effects qui en resultent, il y ait de la subordination, & que l'un suppose l'autre, si est-ce que tous ensemble en matiere de mœurs sont estimez vne mesme chose, & participans ou d'une mesme excellence de vertu, ou d'une mesme difformité de vice. Car la forme des actions humaines & raisonnables est la preuoyance de la fin qui est semblable & la mesme en toutes ces

QUESTION

actions, puis qu'elles servent d'un
mesme moyen à l'entendement
pour y parvenir : voire si ordi-
nairement l'on apprehende &
conçoit le premier ce qui reussit
& ressort à effect le dernier, il
faudra croire que l'intention de
se tuer aura esté plustost en
l'homme, que celle du bouluer-
sement de la tour, puis que c'est
la derniere des actions. Mais con-
tentons nous de dire que hors de
ceste occasion de guerre, il se-
roit vraiment meurtrier de soy-
mesme, si par vne telle action il
s'abandonnoit à yeux clos à la
mort: pource qu'il n'y a rien que
l'honnesteté de la fin qui con-
siste à ruiner les ennemis de la
Chose publique, qui l'en dis-
pense, ou qui l'y oblige. Or ra-
massant les circonstances espar-
ses çà & là, qui rendent nostre
cas singulier & extraordinaire,
& sur tout, ceste double neces-

sité où le sujet se trouue, l'une de mourir par l'effort de quelque malheur inéuitable, l'autre de la Chose publique, qui est à la veille de sa ruine, & qui mourra certainement en la pluspart de ses membres si le Prince meurt, ou si quelqu'un ne meurt & ne se sacrifie pour le Prince; jugez si la mesme fin qui l'oblige à mourir pour nuire à l'ennemy, ne le deura pas plustost obliger à mourir pour empescher la perte du Prince, & la desolation generale de la chose publique. Que s'il y a de l'horreur à s'enfermer de ses propres mains, il y a des moyens plus doux qui ne tiennent pas tant de la cruauté; comme par retention d'haleine, par la suffocation des eauës, par l'ouuerture de la veine. Car puis que l'escoulement du sang quelquesfois iusques aux dernieres gouttes ne lui faiët point

QUESTION

d'horreur quand il en espere la vie du corps, luy fera-il horreur quand par ce moyen il la donnera à tout vn peuple qui est au point de la perdre? Qu'il prenne garde que s'il eust esté surpris par le feu dans vne chambre fermee à clef que les premiers mouuemens de la raison & de la nature eussent conspiré ensemble pour luy faire euader ce tourment long & douloureux en le forçant de se precipiter par la fenestre. Que s'il eust eu loisir d'y penser, il eust peut estre luy-mesme iugé que comme il n'est pas obligé de conseruer sa vie qui luy a esté donnee en garde, par la souffrance de toute sorte de tourmens & de douleurs: aussi est il obligé de faire s'il peut election des maux & des tourmens qu'il doit endurer, & de ne vouloir pas mourir d'un lent & cruel supplice, & qui porte au desef-

poir quand estant reduit à la necessité de mourir, il peut perdre sa vie par vne prompte legere & passagere douleur. Que si cela est doubtera til qu'en la necessité où il se trouue de mourir, non pas par la violence d'un feu exterieur qui l'aille bruslant & deuorant horriblement, mais par la male faim qui le tient à la gorge, & par le combat de ses ruineuses qualitez, qui vont peu à peu sappant les fondemens de sa vie avec tant plus de cruauté qu'on ne la veoit point agir, & qu'on la sent tousiours de moment en moment poindre & assaillir le cœur, & que ce sont ces propres humeurs comme des ennemis domestiques qui exercent ceste cruauté contre elles mesmes pour se ruiner par leur propre ruine: doute-ra til di-je qu'il ne soit pas obligé de preuenir le dernier moment

Q V E S T I O N

de la vie pour conuertir la necessité qu'il y a de mourir en la gloire qu'il y a de mourir pour le Prince? Non il n'en doutera pas. Car s'il se souuient que le support d'un chacun de ceux qui vivent en la Monarchie est le Monarque, que celuy des biens particuliers est le bien commun, celuy des maisons la ville, celuy des villes le Royaume, du Royaume le Roy, du Roy le le deuoir & la prompte obeissance de ses subiects ou la puissance de son bras qui est le bras de Dieu contre les rebelles, il comprendra facilement qu'il n'y a point d'autre difference entre estre homme de bien, & estre bon citoyen, sinon en ce qu'il y a des occasions auxquelles il ne scauroit se montrer homme de bien s'il ne se montre bon citoyen: & s'il ne veut iamais faillir aux ordonnances de la parfaite raison,

ny se detraquer de son devoir, s'il recognoist tant soit peu à quelle fin il a esté créé, que c'est plustost pour autruy que pour soy mesme, que c'est plustost pour l'estat œconomique que pour l'estat Ethique, plustost pour le politique que pour l'œconomique, plustost pour estre homme de famille que pour estre homme solitaire, plustost pour estre homme de ville & de communauté que de famille: bref pour estre plustost sous des Rois & des Princes souuerains, que pour estre luy mesme, son Roy & son Prince, il se sentira plus estroitement obligé aux loix de la republique qu'à ses propres loix, au bien commun qu'à son bien particulier, à la vie du Prince, quand l'estat en a besoin pour se maintenir, qu'à sa propre vie, quand l'estat n'en a besoin que pour la perdre. Et puis qu'il se voit en tant de rencon-

QUESTION

tres de guerre obligé à l'exposer à toute sorte de dangers , & à souffrir toute sorte de maux , il faut qu'il face estat que quand ou par sa naissance , ou par son election il a esté fait membre d'un Royaume ou d'une communauté , il est entré comme en la plus austere religion de ce monde , en la confrairie des mourans , où il ne s'agit pas de se mortifier seulement , mais de mourir reellement , ou le commandement n'est pas tant d'obeyr à autrui que de commander à soy mesme , de voir le danger & ne le fuir pas , de vouloir viure & ne le vouloir pas tout ensemble , de s'oster la vie pour la donner à son Prince , de s'enseuelir dans l'amour & dans la memoire de ses citoyens par vne genereuse mort , pour ne s'enseuelir pas dans la ruine de son pays par la mort de ses citoyens.

F I N.